

Je me revois, une matinée, étendu sur un lit, l'âme et le corps en détresse, humilié, neurasthénique. Quand je sortis de cette prostration qui dura vingt minutes, je prononçai avec un tremblement de larmes dans le gosier : " Il faut que cela soit, ou il n'y a rien ! "

Cela, quoi ? L'Eglise catholique, apostolique et romaine qu'avait recommencé de m'enseigner, malgré la séparation des mers, mon deuxième ange gardien, Paul Claudel.

Je me relevai et, ce même matin, un dimanche, j'allai pleurer à la Messe de la Cathédrale de Bordeaux. Dans le tréfonds de mon être, une joie commençait de se faire jour. Serait-ce possible que l'homme pût être en possession d'une telle allégresse ? Pour la première fois le païen que j'étais ressentait, comment dirai-je ? le mouvement que crée Dieu dans l'éloignement de mon abîme. C'est vous, d'abord, que j'ai reconnu, mon Père ;

Mais il fallait la pratique afin que l'azur de la grâce montrât son mince filet dans la fissure de ce bloc d'argile que je suis. De terribles scrupules m'assaillaient jusqu'à me faire douter que la confession et la communion me fussent possibles. Puis un jour, ce raisonnement : " Il est impossible que Dieu empêche un homme qui veut aller à lui de l'atteindre." Et alors je me décidai, après avoir consulté, à marcher sur ces ronces et ces serpents, douloureux pèlerin qui demande ici au Christ de lui tenir pour un mérite toutes ces croix spirituelles.

Je revois l'humble chambre où le P. Michel m'a confessé et communiqué, le 7 juillet 1905. Je revois Claudel servant la messe, sa face transfigurée se penchant sur le vase sacré. Je me souviens d'une petite vigne avec un verger et d'une plante qui sentait bon.

Vous savez, ô mon Père spirituel, et vous, mon cher frère qui avez débarqué de Chine dans ces grands jours de chaleur blanche de la Fête-Dieu, vous savez que j'ai continué : vous savez que je suis devenu fort ; vous savez que lorsque tant de faibles criaient à ma diminution, j'écrivais les *Georgiques chrétiennes* ; vous savez que le Seigneur de Cana m'a béni ; vous savez que j'ai planté ma tente ; vous savez que j'ai ouvert mon foyer ; vous savez que je l'ai peuplé de quatre enfants dont le dernier s'appelle Paul, votre filleul, à l'ombre de notre Dieu, Claudel !